

LE SAVOIR PARTAGÉ

REVUE DE L'ASSOCIATION DES UNIVERSITÉS POPULAIRES DE FRANCE

LA VULGARISATION...

FAUBOURG DES CONNAISSANCES

OU

BANLIEUE DU SAVOIR ?

SOMMAIRE

LA VULGARISATION...

FAUBOURG DES CONNAISSANCES OU BANLIEUE DU SAVOIR ?

Jean-Pierre Jelmini 3

CARNET ROSE 11

INITIATIVES

Jacques Abrand 12

UP ET EUROPE

Un espace pour se parler : Gazzetta 13

Marc Jeannerat

La coopération transfrontalière des UP de la Regio Basiliensis 13

Gérard Leser

Apprendre à vivre différemment

L'éducation à la santé dans les UP suisses 14

Johanna Strelbel-Huber

Les UP suisses : transformer les talents en capacités 15

Association des UP Suisses

Le colloque de Vichy 16

Doris Talpay

UP ET HISTOIRE 16

LE SAVOIR PARTAGÉ

Revue publiée par l'Association des UP de France (AUPF) avec le soutien de l'UP du Rhin
N° ISSN : 1265-907X - Dépôt légal : Novembre 1996

Prix : 35 F - Abonnement 4 numéros : 100 F payables par chèque à l'ordre de l'AUPF

Ont particulièrement contribué à l'élaboration de ce numéro :

Jean-Pierre Jelmini, Jacques Abrand, Marc Jeannerat, Gérard Leser, Johanna Strelbel-Huber,
Doris Talpay, Denis Rambaud, Inès Hurtrel

Directeur de la publication : Denis Rambaud

Imprimeur : COPY FLASH Mulhouse

AUPF

Siège : UP du Rhin, Cour des Chaînes, 13 rue des Franciscains, Mulhouse, 68100

☎ 03.89.46.48.48 - Fax 03.89.45.75.45

Président : Denis Rambaud - **Trésorier** : Michel Marc - **Secrétaire** : Jacques Abrand

Association loi du 1/7/1901 - Déclarée à la Préfecture du T. de Belfort le 10/4/87 sous le n° 02982

La vulgarisation...

Faubourg des connaissances ou banlieue du savoir ?

J'ai eu la chance, il y a peu de temps, de découvrir, lors d'une conférence en Suisse, Jean-Pierre Jelmini.

Avec beaucoup d'humour, le Conservateur du département historique du Musée d'Art et d'Histoire de Neuchâtel, sait partager ses connaissances et ses réflexions.

En restant très ferme sur la qualité du contenu de ses interventions, il se passionne pour trouver et mettre en oeuvre les moyens pratiques permettant à ses auditoires d'entendre son propos.

C'est bien ce pari que nous essayons de relever quotidiennement dans nos Universités Populaires. Nous remercions Jean-Pierre Jelmini de nous apporter sa contribution à notre réflexion.

Denis Rambaud

Le périlleux exercice de vulgariser la vulgarisation, tentons donc ensemble une nouvelle fois cette gageure.

Nous allons le faire selon trois axes : d'abord tenter de comprendre le terme de vulgarisation en le replaçant dans son environnement lexicologique, ensuite définir, avec un esprit aussi curieux qu'objectif, en quoi consiste véritablement la vulgarisation : science, art ou technique ? ; enfin essayer de répondre à la question que pose le sous-titre de cet exposé, sous la forme d'une métaphore angoissante et néanmoins très urbaine, vous l'aurez constaté : "la vulgarisation se situe-t-elle dans le faubourg des connaissances ou dans la banlieue du savoir ?".

Commençons donc par approcher les signifiants et les signifiés qui peuplent le champ de notre thème.

Il s'en faut de beaucoup que vul-

garisation soit, morphologiquement, le plus élégant des mots de la langue française ni d'ailleurs, sémantiquement, le plus enthousiasmant. Car force est bien de constater que, sous l'effet de la forte contamination à la fois phonématique et sémantique du mouton noir de toute la famille, le très décrié "vulgaire" (dont on a oublié depuis longtemps le noble sens de populaire), la première et grossière acception du terme qui vient à l'esprit consiste à voir dans vulgarisation l'action de rendre vulgaire. Voilà qui ne porte pas à une exaltation particulière. Quant au vulgarisateur qui se fait l'agent de cette vulgarisation, son sort n'est guère plus enviable.

Mais les malheurs de la famille ne s'arrêtent pas là : vulgarisation et vulgarisateur sont en

effet des mots sérieusement menacés de mort prématurée. Or, si ce triste destin affecte aujourd'hui largement le vocabulaire des modes éphémères et des foudrades lexicales qui leur sont liées, les mots à fort enracinement étymologique me paraissaient jusqu'ici protégés de cette menace de rapide disparition.

*Le très décrié
"vulgaire"
dont on a oublié depuis
longtemps le noble sens
de populaire*

A la réflexion toutefois, on constate que les dérivés à caractère scientifico-technique, créés en masse par un XIXe siècle conquérant et tout empreint de positivisme verbal, sont soumis à une sénescence aussi précoce qu'aisément explicable. Vulgarisation et vulgarisateur qui, à l'évidence, relèvent bien eux aussi de cette catégorie de mots, semblent donc avoir blanchi sous le harnais avant même d'avoir longtemps servi. En effet, tandis que Littré présente encore le mot vulgari-

tion (attesté pourtant dès 1826), mais aussi vulgarisateur, vulgariser et vulgarité comme des néologismes en 1873, le Grand Robert de 1994, tout en distinguant vulgarisateur scientifique - dont il atteste un usage courant - de vulgarisateur au sens absolu, nous met déjà en garde contre l'emploi de ce dernier qu'il qualifie de "vieilli ou littéraire", ce qui, en passant,

donne l'injuste et pénible impression que vieilli et littéraire sont des synonymes. Et même si le tout récent "dictionnaire historique de la langue française", publié par Robert sous la direction d'Alain Rey, vient quelque peu nous reconforter

en nous signalant que, selon lui, vulgarisation et vulgarisateur résistent mieux que "vulgaire" et "vulgarité" à ce qu'il appelle "la péjoration générale de la série", on n'en ressort pas moins de cette brève incursion sur le front de la langue vivante avec la triste impression d'avoir visité un lazaret linguistique abritant, sur des grabats du siècle dernier, quelques restes exsangues de morphèmes et de lexèmes à fin de vie.

Ajoutez à ce navrant constat que le thème de la vulgarisation n'a généré quasiment aucune littérature descriptive, analytique ou critique et votre désolation sera aussi complète que le mienne lorsque j'ai pris conscience de ces douloureux états de fait ; me faudrait-il faire l'oraison funèbre d'un rite disparu dont les affidés n'auraient laissé aucune note ni sur leurs dogmes ni sur leurs pratiques. Rude perspective !

Et pourtant, comme il semble bien qu'envers et contre tout, des

vulgarisateurs tenaces continuent de vulgariser, le mot qui les nomme doit bien avoir un sens, pour eux en tous cas. Tentons donc, de manière purement empirique puisque les lexicographes et les glossateurs ne nous sont que d'un piètre secours en la circonstance, d'en cerner la ou les significations actuelles. Le champ sémantique à

défricher se limite à deux grands axes : le sens relevant de la famille de "répandre" et les sens relevant de la famille de "transmettre".

Soyons brefs sur la famille des sens relevant du pragmatique "répandre" ; si, à l'origine, le transitif "vulgariser"

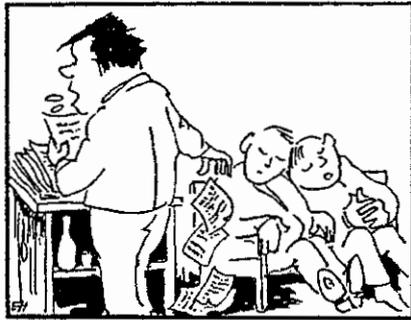
signifiait bien "répandre des connaissances au point de les rendre communes" et connaissait un usage relativement fréquent, c'est aujourd'hui surtout la forme réfléchi du verbe qui perdure, entraînant derrière elle la perte complète de l'idée de transmission au seul profit d'un concept de multiplication ; que l'emploi de l'ordinateur personnel se vulgarise ne fait aucun doute dans les faits et ne pose aucun problème d'interprétation sémantique : il s'agit bien de dire que de plus en plus de gens recourent à ses services et que, par conséquent, il s'en vend toujours davantage.

En revanche des questions surgissent lorsqu'on aborde l'embranchement des sens relevant du plus subtil "transmettre" ; d'abord parce que l'action même de "transmettre" postule à elle seule la présence minimale

de quatre éléments indispensables : un émetteur - en la circonstance, le vulgarisateur -, un récepteur - que dans un premier temps je pensais appeler d'un audacieux néologisme psychotechnique : le vulgarisé, terme auquel j'ai finalement préféré celui de public -, un message et un médium. La combinatoire complexe de tous ces éléments potentialise à l'envi des formes que peut prendre la vulgarisation.

Mais réglons d'abord le problème du moyen de transmission. On sait que transmettre nécessite le recours à un médium : de nos jours cet indispensable vecteur de la pensée (quelle qu'elle soit) est susceptible de relever de l'oral, de l'écrit ou du visuel ; plus pragmatiquement, la parole, le livre, ou l'image. Même si le choix paraît restreint lorsqu'on les énumère ainsi tout sèchement, faire porter notre analyse tour à tour sur chacun des moyens évoqués serait indiscutablement voir trop large. J'ai donc choisi de limiter ma réflexion à la vulgarisation orale. Trois raisons, formulées de manière lapidaire, devraient me permettre d'échapper à toute suspicion d'arbitraire et justifier mon option : le silence du livre, la fugacité de l'image et, à contrario, la convivialité de la conférence que vient encore renforcer dans mon estime d'historien, le côté premier de l'expression orale.

Le livre écrit, quelques recensions lues - même laudatives -, quelques échos occasionnels entendus dans les divers milieux que votre vie quotidienne vous amène à fréquenter, vous plongez ensuite dans un silence ouaté dont vient vous tirer, occasionnellement, un lecteur égaré qui après avoir pris la peine de vous



Manier des feuillets n'est pas manier la parole !

Emile Heitz

*Le silence du livre,
la fugacité de l'image
et, à contrario,
la convivialité
de la conférence...*

lire prend encore celle de vous écrire. Bien peu de choses donc, susceptibles de vous apprendre si vous avez touché juste et si on vous a compris, inquiétude en apparence primordiale pour un vulgarisateur. Bref, il semble difficile - sauf bien sûr avec les très grands succès de librairie - de tirer une leçon sur l'efficacité vulgarisatrice d'un livre qui ressemble le plus souvent à un pigeon voyageur que l'on aurait chargé d'un message mais qui ne retrouverait que très rarement le chemin du retour pour vous en apporter la réponse.

Il en va de même de l'image - essentiellement télévisuelle dans notre cas, cf, mon expérience de TV locale - qui, au-delà de quelques commentaires élogieux, de quelques chuchotements, de quelques doigts pointés sur vous dans les supermarchés et de quelques sourires de gens aimables persuadés que vous les connaissez parce qu'ils ont croisé votre regard dans leur salon le soir précédent, ne vous renvoie strictement aucune information susceptible d'alimenter un tant soit peu de véritables considérations sur vos intentions vulgarisatrices et leur éventuel succès.

La conférence

Tandis que la parole, la conférence, quelle merveille ! D'abord, c'est du direct ; vous n'échappez à rien, ni au trac, ni au rhume, ni à la méforme passagère, ni aux feuilles qui se sont mélangées, ni aux improvisations que cet incident vous impose ; vous n'évitez pas davantage les salles vides, parce qu'on vous a invité le soir de la finale de la coupe d'Europe ou parce que tout le monde est

aux sports d'hiver, ni le présentateur-catastrophe qui vous annonce comme "archéologue au musée d'histoire naturelle" alors que vous ne distinguez pas un outil de silex d'une rotule de Néanderthalien, ni les changements de salles dont on ne vous a pas prévenu (bref échantillonnage tiré de la panoplie des incidents de parcours vécus par celui qui vous parle) et vous ne pourrez rien tenter non plus (authentique encore) contre les hommages sincères que vous rend en fin de conférence un organisateur scrupuleux et qui vous font soudain prendre conscience qu'on vous a pris pour un autre durant toute la soirée.

Mais en échange de tous ces inconvénients mineurs, la conférence vous offre le constant aller et retour des regards qui tissent à longueur d'exposé comme un solide réseau relationnel entre vous et votre auditoire. Des sourires répondent à vos allusions, des regards s'éclairent à vos explications, des yeux s'écarquillent d'étonnement devant vos révélations, des sourcils se froncent devant certaines de vos prises de position. Bref, vous dialoguez en permanence tout au long du discours puis, une fois l'exposé terminé, vous dialoguez encore à travers le jeu des questions et des réponses ; enfin, une fois close la partie officielle, vous dialoguez toujours et encore autour d'un dernier verre. Voilà comment j'envisage la vulgarisation,

directe, humaine, relationnelle. Voilà aussi pourquoi j'ai choisi d'emprunter mes exemples à des formes purement orales : la conférence certes, le discours parfois, mais surtout peut-être cette belle vieille institution aux allures un peu désuètes mais si joliment

nommée et si parfaitement appropriée à la tâche du vulgarisateur que j'aime à la remettre en vigueur : la causerie.

*Le public
constitue à lui seul la
justification suffisante
de votre présence...*

Après le médium, le message ; le message, au sens de contenu, proprement délivré par le vulgarisateur est une des notions les plus difficiles à saisir : d'abord parce qu'il est aussi infini dans sa variété que la vulgarisation l'est dans les sujets qu'elle traite, mais aussi et surtout peut-être parce que, formellement, il relève essentiellement de l'art du conférencier et non d'une quelconque méthodologie dans les registres de laquelle on pourrait le ranger de manière organique ou systématique. Comme à mon sens la vulgarisation consiste bien davantage en une attitude de communication qu'en une adaptation du langage, l'analyse du message, en tant que tel, ne présente qu'un intérêt secondaire. Passons donc pour l'instant à l'analyse de la troisième composante nécessaire au jeu de la transmission : le récepteur, autrement dit le public, celui qui est venu pour vous écouter et qui, en définitive, constitue à lui seul la justification suffisante de votre présence.

Le public

Dans son rapport intellectuel avec le vulgarisateur, le public peut se situer en gros à quatre niveaux : globalement supérieur, globalement égal ou globalement inférieur mais il peut aussi (et c'est notre quatrième catégorie, pro-

bablement la plus intéressante et la plus fréquente) être intellectuellement très composite, donc quasiment insaisissable et impossible à appréhender comme un tout. Or ce rapport entre le vulgarisateur et son public, que j'appelle pudiquement intellectuel, équivaut en fait à un rapport de force. Et la différence fondamentale qui, selon moi, peut être marquée entre l'enseignement dispensé au sein d'institutions officielles et le savoir transmis par le moyen de la vulgarisation, trouve ici une de ses expressions les plus évidentes.

Même si le plus souvent ils ont été invités, l'un à parler et les autres à écouter, dans le cadre d'une structure existante (société locale, paroisse, home de vieillards, groupement professionnel, institution d'enseignement parascolaire, associations politiques, etc...), le vulgarisateur et son public se sont placés face à face en toute liberté et cette liberté d'engagement réciproque engendre entre les deux partenaires un rapport flottant tout à fait spécifique au domaine de la vulgarisation.

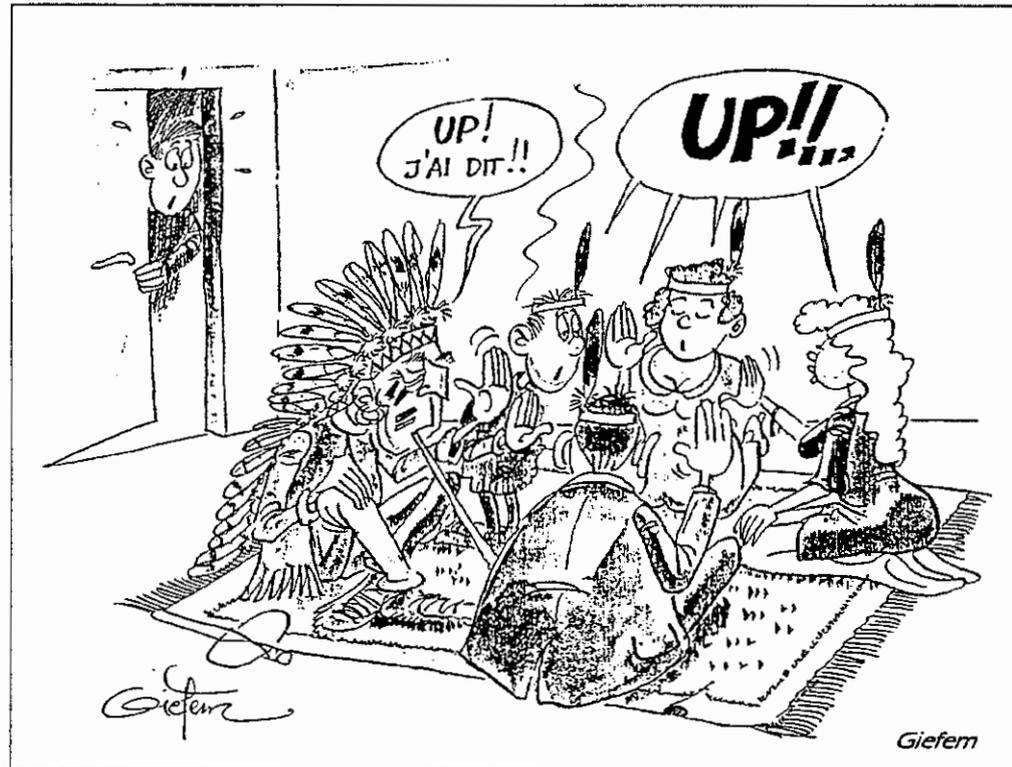
Comme, en règle générale, les vulgarisateurs ne vulgarisent que dans leur temps libre et pour des raisons qu'il serait difficile de cerner ici de manière efficace et significative (sens du partage ou vanité, goût pour la diffusion du savoir ou nécessité matérielle, engagement politique ou social au sens large ou volonté de faire passer des idées, etc...) et que les auditeurs de leur côté choisissent le plus souvent en toute indépendance d'assister ou non à la causerie qui leur est proposée, il faut bien admettre que l'une des spécificités de la vulgarisation est d'échapper à tout caractère institutionnel.

Parler à des élèves ou à des étudiants nécessite certes une constante remise en cause, une adaptation de tous les instants ; il

faut savoir prendre en compte mille mesures imperceptibles : l'aptitude globale des élèves à saisir le message, le temps qu'il fait, la proximité des vacances, la fatigue du maître, la tension qui peut régner dans la classe, mais, globalement considéré, le rapport enseignant-enseigné reste dans l'ensemble toujours le même : il est marqué par la relation de pouvoir que lui confère

nale du musée dans la société - un type de pouvoir identique à celui que confère l'institution scolaire : celui d'une autorité supérieure engendrant inconsciemment une forte dépendance de l'élève par rapport au maître.

Qu'on le veuille ou non, qu'on la souligne ou non, cette relation de pouvoir inhibe dans la relation pédagogique officielle ce qui fait,



l'institution au sein de laquelle l'enseignement est dispensé. Comme si, dans les structures traditionnelles de l'enseignement - quel que soit son degré de rénovation puisque c'est une des propriétés quasi-constantes de l'enseignement officiel que d'être, pour le meilleur et pour le pire, en perpétuelle régénération - l'ombre portée de l'institution venait toujours renforcer et soutenir celle du maître penché sur l'élève.

Précisions ici, afin d'éviter toute erreur sur mon propos d'aujourd'hui, que l'institution muséale peut aussi conférer à celui qui s'en prévaut - mais de manière infiniment moins marquée, du fait même de la position margi-

je pense, la spécificité de la relation entre le vulgarisateur et ses auditeurs : la liberté, la mouvance, l'incertitude, la surprise, le risque.

Un exemple

Illustrons ce propos par un récent exemple :

Un dimanche de l'hiver 1992-93, je partais pour aller entretenir les pensionnaires d'un home de vieillards du littoral neuchâtelois. Le thème de la causerie, convenu avec le directeur, portait sur quelques aspects de la vie publique et privée d'autrefois. Sans affecter aucun mépris pour mes auditeurs d'alors, je dois bien avouer que j'y allais en toute décontraction. Une vingtaine de pensionnaires m'attendaient, ri-

vés sur leurs chaises. Parmi eux, quelques visages connus dont celui d'un grand amateur d'histoire neuchâteloise, nonagénaire ou peu s'en faut, flanqué de quelques membres de sa famille. Au fond de la salle, quelques hôtes, quelques amis, que sais-je ?

Je parle debout, clair, à haute et intelligible voix en évitant pourtant soigneusement de donner l'impression de m'adresser à un club de malentendants ou à une classe de développement ; à la première gorgée d'eau que je m'accorde, une vieille dame toute menue du premier rang me lance un sonore "santé!" auquel je réponds par "à la vôtre Madame", ce qui l'incite aussitôt à poursuivre la conversation et à m'expliquer qu'elle est la veuve de tel ancien haut fonctionnaire de l'Etat (que j'ai peut-être connu) et qu'elle entrera dans sa centième année au mois de juin prochain ; ce début d'aparté engendre immédiatement des mouvements d'humeur divers dans l'assistance que je calme d'un geste avant de reprendre le fil un instant interrompu de mes explications sur le rôle des anciens dans l'administration des communautés rurales au XVIIIe siècle.

Quarante minutes et quelques autres incidents de la même veine plus tard, je mets un terme à

*Allons jusqu'à dire
que vulgariser
c'est peut-être
d'abord "traduire" !*

l'exposé, poliment et fermement applaudi ; je réponds à quelques questions, après quoi mes hôtes se rendent à l'apéritif offert pour la circonstance.

Je vois alors s'approcher de moi un des auditeurs du fond de la salle (de toute évidence pas un pensionnaire du home) qui, après s'être présenté à moi ès qualités de Dr en droit de l'Univer-

sité de Strasbourg, spécialiste de l'histoire institutionnelle, entreprend de me féliciter pour la clarté de mon exposé à propos duquel il souhaiterait cependant obtenir encore quelques éclaircissements. Bel euphémisme pour dire : "Alors cher Monsieur, et si nous reprenions tout cela sérieusement ensemble !" Ce que nous avons fait autour d'un verre de Gewürztraminer pendant assez longtemps avant d'échanger nos adresses et de nous promettre l'envoi de nos publications respectives sur des sujets qui nous intéressent tous les deux. Chose qui s'est faite depuis lors.

Autre exemple...

...aux conséquences plus drôlement dramatiques comme vous allez le voir : la scène se passe dans un vaste salon privé du Littoral ; on est en plein été, il fait chaud, les fenêtres sont ouvertes sur le jardin. une soixantaine de dames m'ont fait l'honneur de venir m'écouter parler des péripéties liées à l'internement de l'armée de l'Est (armée française en Suisse) en février 1871 : le fameux épisode dit des Bourbakis.

J'arrive bientôt au moment de cette affaire embrouillée où le gouvernement de Jules Favre, pour obtenir la signature d'un armistice avec Bismarck, abandonne en quelque sorte à

l'ennemi l'armée de l'Est qui tentait de rallier Belfort où résistait encore le colonel Denfert-Rochereau en décrétant que "cette armée doit désormais se comporter comme une armée autonome" et faire de son mieux pour n'être pas broyée par les deux corps d'armée prussiens qui l'acculent contre la frontière suisse. J'enchaîne en affirmant que cette attitude est indigne d'un gouvernement et je

condamne fermement le cynisme qui l'a dictée.

Soudain, au fond de la salle, sur ma droite, une dame - très élégante et très digne - se lève et dit : "Monsieur, je vous interdis d'insulter publiquement le gouvernement de mon pays ; d'ailleurs, qui êtes-vous pour oser porter des jugements de valeur sur la politique de la France ?". Je vous l'ai dit, il faisait chaud, l'attaque était foudroyante, je faillis perdre connaissance ; (une vraie scène XVIIIe) on me transporta près d'une fenêtre, on me fit boire un peu d'eau et je pus enfin reprendre, avec la plus extrême prudence le cours de mon récit...

Inutile d'épiloguer longtemps sur ces exemples, qui résument assez bien les charmants périls, mais aussi les remarquables échanges potentiels que ménage au vulgarisateur aventureux la fréquentation de publics indéfinis et indéfinissables.

Mais penchons-nous plutôt, maintenant que nous avons précisé quelque peu le sens des mots et observé quelques-unes des composantes complexes de la communication vulgarisante, sur le propos ou les propos que peut poursuivre le vulgarisateur dans l'exercice de son étrange fonction. En d'autres termes : qu'est-ce que la vulgarisation, quelle est son intention, quel est son but ?

Commençons peut-être par dire ce qu'elle n'est pas et à quoi on l'assimile fréquemment de manière erronée ; tout d'abord la vulgarisation ne doit pas être confondue comme elle l'est beaucoup trop souvent avec l'éducation populaire. L'une est une technique de communication, l'autre est un projet social. Et si la vulgarisation constitue bel et bien un des indispensables moyens auxquels doit recourir l'éducation populaire, gardons-nous bien de les prendre l'une pour l'autre à la

fois dans leur essence et dans leur intention en amalgamant en la circonstance un but et un moyen.

Une autre confusion mérite elle aussi qu'on lui fasse brièvement un sort. Celle qui consiste à imaginer qu'il suffit, pour "vulgariser", d'opérer une sorte de réduction linéaire de son langage et de renoncer au vocabulaire trop spécifique de sa branche au profit de périphrases simplistes destinées à rendre le message délivré plus ou moins accessible à un public supposé non-averti ; cette conception primaire est tout à la fois une insulte à l'auditoire qu'on prétend servir et un triste abâtardissement des potentialités riches et variées qu'offre la vulgarisation bien comprise. Croire donc que la vulgarisation se limite à la perpétuation idéalisée et systématique de la volonté un peu illusoire de certains savants du XIXe siècle de rendre le monde accessible à tous par le biais de revues populaires et de causeries scientifiques est donc une réduction à laquelle toute analyse sérieuse interdit de souscrire.

Vulgariser, c'est essentiellement transmettre ; allons jusqu'à dire que vulgariser c'est peut-être d'abord traduire ; mais vous pouvez, sous prétexte d'universalité, traduire n'importe quel texte en espéranto ou en volapük, si celui à qui il est destiné ne connaît ni l'espéranto ni le volapük, c'est peine perdue.

Il apparaît donc que la vulgarisation, contrairement à l'idée que l'on s'en fait généralement, ne se résume pas - et de loin - à un problème de langue. Illustrons ce propos par un extrême : vulgariser est aux antipodes de bêtifier parce que vulgariser suppose la mise en tension de deux intelli-

gences soucieuses de communiquer (fussent-elles de type, de capacité et de profils différents) tandis que bêtifier induit trop fréquemment une relation de dépendance entre un être censé intelligent et un autre être censé moins intelligent, voire inintelligent. Si dans ma conférence du home de vieillards de l'hiver 1993 je m'étais laissé aller à bêtifier sous prétexte de me faire mieux comprendre d'un auditoire très âgé et probablement peu préparé au thème général de la causerie, j'aurais sans doute recueilli les mêmes applaudissements polis à la fin, mais je ne suis pas sûr que le spécialiste, par hasard présent dans l'auditoire, se serait approché de moi pour nouer un dialogue. Or cet exemple illustre à merveille une situation extrêmement fréquente : le vulgarisateur a le plus souvent face à lui un public aux innombrables, diverses et solides compétences.

En venant s'informer sur un sujet qui n'est pas de son ressort, le public fait preuve de la même attitude d'ouverture que le vulgarisateur qui prend lui le risque et le plaisir de venir les initier, en toute simplicité, à ce qui est sa spécialité à lui et qu'il s'applique à mettre en forme de telle manière qu'elle devienne simple à comprendre pour des non-spécialistes.

L'important est d'avoir toujours du respect et de la considération pour les gens présents.

En prêtant une intelligence à son auditoire (quel qu'il soit), je crois qu'on se rend intelligible et c'est probablement un des secrets de la vulgarisation que de

ne jamais préjuger de l'aptitude à comprendre des gens qui vous font face, globalement et individuellement, ni vers le trop qui vous paralyse, ni vers le trop peu qui vous condamne à perdre vous-même vos moyens intellectuels. S'il faut sans aucun doute adapter, et même constamment adapter, c'est dans le ton et dans l'attitude qu'il faut le faire, jamais dans une périlleuse tentative d'accommodation à un niveau intellectuel supposé, espéré

ou craint. Transposé dans le domaine du langage, cette expérience que j'érigerai volontiers en précepte signifie que vous pourrez, que vous devrez parfois, faire des concessions sur le lexique, sur la syntaxe, jamais.

La "moulinette"

Les informaticiens francophones ont inventé un mot qui me ravit : pour faire communiquer deux logiciels qui ne parlent pas le même langage - et y a-t-il plus bête qu'un logiciel ? -, ils recourent à ce qu'ils appellent joliment : une moulinette. L'image pourtant, aussi charmante soit-elle, n'en est pas moins fort imprécise ; car certes la moulinette mouline, mais en moulinant, elle réduit, et les belles branches de persil que vous y introduisez par le haut ne sont plus que miettes et poudre lorsqu'elles vous sont rendues par le bas, ce qui n'est heureusement pas le cas lorsqu'on transfère le contenu d'une mémoire dans une autre puisque, généralement du moins, la mémoire transférée retrouve sa belle arborescence d'origine dans son nouveau biotope.

Mais laissons là ces chicaneries sémantiques et revenons à la fascination toute particulière qu'exerce sur moi la moulinette

*En prêtant
une intelligence
à son auditoire,
je crois qu'on se rend
intelligible...*

*vulgariser
est aux antipodes de
bêtifier...*

informatique ; car, si le nom que ses utilisateurs français lui ont donné - sans doute en écho à leur atavisme culinaire national, en effet les informaticiens anglophones en sont restés sobrement à l'appellation "conversion programm" - est par trop réducteur à mon goût, la machine, elle, est tout à fait géniale, puisque, en un tournemain - c'est le cas de le dire - elle va permettre de transférer des informations codées et stockées dans une machine selon les règles d'un langage particulier au coeur d'une autre machine qui va les coder et les stocker dans son propre langage. Peut-on imaginer définition pour adéquate de la vulgarisation ?

Certes, et il faut bien en convenir, on ne peut guère parler dans ce cas de ce que j'appelais plus haut "la mise en tension de deux intelligences soucieuses de communiquer" et pourtant, je continue à voir dans la moulinette des informaticiens une sorte de modélisation de ce qu'est en réalité la vulgarisation : non pas bien sûr dans l'automatisme ou l'efficacité du transfert, mais dans le souci constant d'adéquation relationnelle qui doit impérativement conduire le concepteur de la moulinette. Car aucune moulinette ne peut être universelle ; il en faut une pour chaque cas, une pour chaque mission, une pour chaque situation.

Et bien, il n'en va pas autrement de la vulgarisation qui, elle non plus, ne peut pas être universelle et postule également de ce fait, une adaptation à chaque cas, à chaque mission, à chaque situation. Un début de preuve peut-être : si la vulgarisation a jusqu'ici largement échappé à toute forme d'étude, d'analyse ou de codification, ne serait-ce pas précisément parce que, dans son essence, elle est incompatible avec toute tentative de normalisation et dans sa pratique fondamentalement non-

normative ; qu'elle est insaisissable ; qu'on ne peut la coder ni la régir d'aucune manière et qu'à ce titre, elle cesse d'être une technique de communication, comme je le disais plus haut pour devenir un art de communiquer.

Dans cet esprit, et étant admis une volonté réciproque de comprendre et de se faire comprendre, toute personne qui communique son savoir à un auditeur ne serait-elle pas un vulgarisateur en puis-

sance, plus ou moins bon, plus ou moins apte à réussir dans cet art ? Autrement dit : toute relation pédagogique ne relèverait-elle pas de la vulgarisation ? Sur le fond, la réponse affirmative ne fait pour moi aucun doute, mais sur la forme, jamais on ne mélangera les genres : il y a l'enseignement et il y a la vulgarisation.

N'est-il pas frappant en effet que le terme vulgarisation soit strictement limité à un usage extra-institutionnel : on ne vulgarise pas dans les écoles, ni dans les lycées (sauf quelques professeurs supérieurement intelligents, mais en cachette), encore moins dans les universités ; on vulgarise dans des arrières-salles de bistrot, dans des cercles, dans des clubs, dans des groupements, dans des salles d'école aussi bien sûr, mais quand tout est fermé, et qu'on ne court pas le risque de mêler deux mondes qui, tout en poursuivant le même but : "transmettre des connaissances", préfèrent s'ignorer, chacun campant sur son terrain propre et sur son quant-à-soi. Comme si les uns vivaient

dans la cité du savoir et les autres dans le faubourg des connaissances, cousinant vaguement, indispensables les uns aux autres, mais ne se fréquentant pas.

Pourtant, ô paradoxe, quand une institution para-scolaire privée décide de se consacrer à la vulgarisation, elle se donne souvent un

nom qui la rattache précisément au tronc officiel dont elle cherche à être la complémentaire. Imageons notre propos : suggérez aux responsables de l'Université Populaire neuchâteloise de modifier leur rai-

*...Que fait-on d'autre
au sein de l'Université
Populaire que
d'apporter à un public
qui le souhaite, des
connaissances
scientifiques solides...*

son sociale en un titre pragmatique et sonore, façon XIXe, du genre : "Centre neuchâtelois de vulgarisation appliquée aux sciences, aux lettres et aux arts"..., je ne suis pas persuadé que votre proposition soulèverait l'enthousiasme.

Et pourtant, que fait-on d'autre au sein de l'Université Populaire que d'apporter à un public qui le souhaite, et au moyen de techniques de vulgarisation plus ou moins conscientes et élaborées, des connaissances scientifiques solides, transmises par des gens compétents. Nous retrouvons donc ici, dans sa pleine expression, la fameuse "mise en tension de deux intelligences soucieuses de communiquer" que nous évoquions plus haut comme une des caractéristiques nécessaires de la bonne vulgarisation. Mais pourquoi faut-il absolument la caution proprement magique du terme "université" pour parvenir à ce résultat ? C'est que nous approchons lentement de la banlieue du savoir.

Je vous laisse naturellement transférer vous-mêmes ces questions à votre propre institution.

Notons au passage, et pour l'anecdote, le soin avec lequel on a adouci l'intimidant "Université" en l'édulcorant d'un "populaire" ou d'un "troisième âge" du meilleur aloi et rappelons à ce propos que la pratique, qui consiste à insérer des mots dits à caractère affectif dans des énoncés scientifiques afin de les rendre moins arides, est formellement condamnée par Charles Bally dans son distingué *Traité de stylistique*, et ceci en des termes qui n'étonneront que ceux qui ne connaissent pas leur auteur : "les éléments affectifs abondent dans... les "causeries scientifiques" que la diffusion de la science a mises à la mode ; ce genre peut très bien se justifier pour d'autres raisons, mais il ne contribue pas à fixer la notion de langage intellectuel".

Grâce au ciel (terme éminemment affectif que vous voudrez bien excuser), le texte de mon exposé d'aujourd'hui n'a pas dû être soumis à Charles Bally avant d'être prononcé

; il aurait sérieusement couru le risque de s'entendre jugé ainsi : "les éléments affectifs abondent dans ce texte et il sera difficile à un débutant de les écarter pour s'attacher exclu-

*... "L'état de plaisir
et de liberté
auquel peuvent
parvenir des adultes
dans une relation
éducative
consensuelle"...*

sivement aux éléments intellectuels", sous-entendu, s'il y en a ! A quoi j'aurais sans doute répondu avec impertinence que mon texte ne s'adressait pas à des débutants !

Relevons, pour terminer sur cette apparente digression, que, par un étrange mimétisme, on a pris l'habitude de déplacer sur le vulgarisateur lui-même la terminologie affective que Bally lui reproche d'utiliser abusivement dans son discours. On emploie

rarement, en effet, le terme de vulgarisateur dans son sens absolu. Quand on dit de quelqu'un : "c'est un vulgarisateur", la notion affective inhérente relève presque toujours d'une aimable condescendance ; le plus souvent cependant, et pour éviter cet usage a priori dépréciatif, on entend dire : c'est un bon, un excellent, un remarquable, un génial vulgarisateur. Ce qui tendrait à prouver, dans la ligne d'un Bally à peine biaisée pour les besoins de la cause, que si le mot vulgarisateur postule l'impérative présence d'une épithète affective, c'est que, intellectuellement, il ne recouvre pas une notion suffisamment solide pour se suffire à lui-même.

Où donc réside en définitive la spécificité de la vulgarisation au sein des modes de transmission du savoir. Schématisons un peu, le temps nous y oblige et les éléments dont nous disposons devraient nous le permettre.

La vulgarisation, c'est pour moi "l'état de plaisir et de liberté auquel peuvent parvenir des adultes dans une relation éducative consensuelle".

Autrement dit, sans plaisir, pas de vulgarisation, pas de vulgarisateur, pas d'auditeur, pas de passion à trouver le langage adapté à chaque situation, pas d'énergie consacrée à une codification efficace du message à transmettre, pas de désir d'en savoir plus sur un sujet ou un autre, pas de ténacité à poursuivre sa quête indépendante de connaissances.

Le plaisir, la liberté

Sans liberté, pas de vulgarisation non plus, pas de vulgarisateur, pas de public. Car le vulgarisa-

teur vulgarise pendant ses loisirs, le public assiste aux causeries en dehors de ses heures de travail ; il faut bien que l'un et l'autre trouvent une quelconque satisfaction à sacrifier ainsi leurs heures de liberté. Comme elle n'est en aucune manière d'ordre matériel - croyez-moi sur parole - il faut bien que cette satisfaction relève d'une autre nature pour l'un comme pour l'autre des interlocuteurs : hypertrophie du moi, besoin d'amour pour le vulgarisateur, comblement d'un vide affectif, besoin de valorisation pour l'auditeur, tous ces cas de figure existent bien sûr, mais au-delà de ça, c'est manifestement le plaisir qui réunit tous les acteurs de la vulgarisation.

Le plaisir de n'être là sous l'injonction de personne, sous la pression d'aucune obligation, pour entendre celui ou celle qu'on a choisi d'entendre, sur un sujet qu'on a sélectionné soi-même, en un jour et à une heure qui nous conviennent, en pleine possession de la liberté d'y revenir ou de n'y plus jamais revenir, sans être sous la menace d'aucune vérification des acquis, n'est-ce pas là l'état de plaisir et de liberté maximum qu'on puisse atteindre dans le domaine de l'éducation ?

J'en suis pour ma part persuadé. Les bonheurs que m'a apportés cette pratique en sont de solides témoins ; parmi eux, des amitiés scellées, des échanges consentis, des explications données. Combien de détails ai-je compris moi-même pour la première fois au cours d'une conférence lorsque, après avoir avoué mon incompetence à fournir aucune information complémentaire sur tel ou tel sujet évoqué, l'un des spectateurs présents donnait, en fin de séance de brèves et précises explications sur le flou que j'avais dû laisser : tantôt un notaire, qui démontrait la permanence de certaines traditions locales en matières de délais légaux touchant

au droit de la propriété, tantôt un ophtalmologue expliquant que les symptômes relevés avec force détails par un graveur dans son livre de raison attestaient probablement d'une dyplopie passagère due à une contraction d'un muscle sous l'effet du rayonnement du froid que diffusait la vitre devant laquelle était installé l'établi de l'artisan. Et ainsi de suite, faisant de la soirée, avec cette liberté complice, conviviale et sans démagogie que nous avons déjà évoquée, un véritable lieu d'échanges de savoirs et d'expériences.



veut. Derrière les façades austères, on dispute beaucoup, mais on n'échange guère.

Alors quelques esprits novateurs entreprennent de jeter leurs regards par-dessus les bornes de la cité primitive ; ils créent au-delà de la rivière un nouveau bourg de la science, avec des jardins, des places, des fontaines autour desquelles les gens se réunissent pour parler, pour débattre, pour dialoguer.

Mais là aussi l'espace manque bientôt et il faut

sauter la barrière des murs et des tours, aller hors le bourg (fors bourg), coloniser les campagnes proches, garnir les collines voisines d'instituts et de centres de recherche.

D'autres écoles fleurissent un peu partout dans les quartiers neufs ; la science prend sa place dans toute la cité ; les esprits s'ouvrent toujours davantage.

Dans la ville pourtant errent encore quelques personnages aussi curieux que peu désireux de se mettre à une quelconque étude systématique ; ils vont deçà de là, questionnant les maîtres et les étudiants qu'ils croisent, sur les connaissances qui les attirent. Ils fréquentent peu la cité antique, trop étrangère au souffle de liberté qui les habite, lui préférant la douceur et la variété des faubourgs où se croisent et se mêlent des gens de toutes extrêmes et de toutes formations. Dans les jardins d'un nouvel Académus, ils écoutent parfois de nouveaux Platons qui leur racontent des histoires de

cavernes.

Ils se croient libres parce qu'ils ne connaissent pas l'existence de la banlieue. La banlieue, cet espace d'une lieue, réelle ou symbolique, sur lequel s'étend sans partage la juridiction de la ville, de la vieille ville gardienne de la doctrine à laquelle ils croyaient avoir échappé.

Ainsi en va-t-il de la vulgarisation : il est bon qu'elle ait pris ses quartiers dans le faubourg des connaissances et qu'elle trouve à s'y épanouir, mais il est essentiel qu'elle ne franchisse jamais la limite fatidique au-delà de laquelle elle quitterait, pour son malheur, la banlieue du savoir.

Jean-Pierre Jelmini □

Le temps est venu de conclure : j'avais promis de le faire en essayant de répondre enfin à la question posée dans le sous-titre de la conférence et en mettant ma conclusion dans une double perspective qui m'est chère : l'histoire et la vulgarisation.

J'aimerais le faire au moyen d'une fable ; mais pour planter le décor de la fable, il me faut d'abord oser cette image audacieuse, novatrice, inattendue et qui fera sans doute date dans l'histoire de la métaphore française : le monde du savoir serait comme une vaste ville...

Au coeur de la ville, sur une acropole si possible, trône le bourg ancien, fondateur, éponyme, garant de l'unité du savoir : c'est l'UNIVERSITAS médiévale, gardienne de la doctrine et dépositaire exclusive du trésor des choses sées ; les entrelacs des ruelles y sont sinueux, les demeures parfois étriquées, les portes étroites ; n'y entre pas qui



Carnet rose

L'AUPF a le plaisir de vous annoncer les naissances de :

- l'**UP de Moselle**
Président : M. Schueler,
Maire,
Conseiller Régional
Centre EFEH
59A rue de la Gave
57490 L'HOPITAL
Tél 03.87.82.50.21

- l'**UP du Limousin**
Présidente : Christiane
Dassé
40 rue Lostende
87100 LIMOGES
Tél 05.55.77.17.37



Initiatives



Diverses et dynamiques, les Universités Populaires de toute la France font preuve de beaucoup d'imagination et d'esprit d'initiative.

N'hésitez pas à prendre contact avec elles pour en savoir plus !

C'est ainsi que nous permettons à de bonnes idées de se faire mieux connaître et de se développer.

Rubrique animée par Jacques Abrand, IDEE Belfort, 03.84.28.70.96

BELFORT

- Visites guidées d'équipements publics et d'entreprises
- Partenariats européens pour échanges individuels de jeunes avec hébergement familial réciproque

Contact : Jacques Abrand
03.84.28.70.96

BERRY

- Projet d'université d'été sur le conte en 1997

Contact : Michel Marc
02.48.65.44.87

DROME PROVENCALE

- 8ème festival "Contes et Rencontres" : spectacle de contes, animations scolaires, formations de conteurs amateurs

Contact : Gilles Sert
04.75.26.48.11

HAUTE-SAVOIE

- Voyage d'étude à Marrakech, rencontre avec Chambre Artisanale et Centre de Formation Professionnelle
- Mission technique en Hongrie pour créer une usine de

fabrication de fromage

- Mission de communication sur un contrat global de développement, pour le compte d'un Syndicat Intercommunal

Contact : Louis Caul Futy
04.50.03.06.72

LANDES

- Préparation aux concours administratifs - Cadre B

Contact : Pierre Moulin
05.58.06.89.64

LE NEUBOURG

- Fête son cinquantenaire (Qui dit mieux ?)

- Lance un cours de tir à l'arc
Contact : Paul Delachaussee
02.32.35.22.22

MONTAUBAN

- Lance un atelier pour faire travailler la mémoire

Contact : Monique Terrazoni
05.63.03.34.98

MULHOUSE

- 1, 2, 3... Contez : 50 parents apprennent à conter pour intervenir dans les écoles maternelles et primaires

- L'Université du Citoyen : ce sont les membres des 18 Conseils de Quartiers qui viennent perfectionner leurs connaissances.

Contact : Denis Rambaud
03.89.46.48.48

ROMANS

- Coup de pouce en maths et physique en petits groupes à des lycéens par des étudiants, le samedi.

Contact : Michèle Bompard
04.75.05.04.45

UZES

- Atelier d'action collective d'insertion par le théâtre (12 RMistes préparent un spectacle - Financement Conseil Général)

- Cours hebdomadaire de cuisine avec repas mensuel ouvert (en payant) aux adhérents

Contact : Pascal Julien
04.66.22.47.02

VICHY

- Semaine thématique sur "L'eau sous toutes ses facettes"

Contact : Marianne Charlot
04.70.97.62.07

UP et Europe :

Des témoignages, des extraits de publications, des comptes-rendus d'activité mises en oeuvre ensemble par des UP suisses, allemandes ou françaises...

Ce sont des illustrations concrètes de l'excellent dossier UP et Europe que nous avons publié dans le précédent numéro du Savoir Partagé.

Un espace pour se parler : Gazzetta

Gazzetta est une lettre adressée par Pia Tognola, qui organise des cours à Gravesano, à Manuelle Buchwalder, qui en organise à Saignelégier, à Katharina Hostettler qui en organise à Steinenbrunnen, et à toutes les personnes qui collaborent à l'activité des UP.

Faisons nous le même travail ? Le faisons-nous avec plaisir ? A quoi sert-il ? Comment les gens répondent-ils ?

Le temps de se parler. Un bulletin pour rompre ne serait-ce qu'un petit peu, l'isolement. Une occasion de signaler son originalité, sa différence et peut-être de découvrir que nous nous ressemblons.

Si Gazzetta devient un communiqué d'état-major ou un ordre du jour du noyau central, il faudra le supprimer sans hésiter.

Si Gazzetta devient amicale, surprenante, un brin iconoclaste, il faudra la soigner et l'alimenter.

Si l'esprit de Gazzetta s'impose, nous serons romanches le lundi, alémaniques le mardi, romands le mercredi, tessinois le jeudi, anglophones le vendredi et muets le week-end.

Notre Gazzetta est toute petite, qu'importe si elle est drôle.

Marc Jeannerat

Secrétaire Général
des UP du Jura Suisse

Editorial du premier numéro du bulletin de l'Association des UP Suisses.

ser des relations plus suivies et d'organiser de temps à autre des activités ou des sorties communes.

Leur objectif, au delà des différences institutionnelles ou liées à leur histoire propre, est de proposer à toute personne adulte qui le souhaite, dans la ou les disciplines de son choix, des possibilités de formation permanente, sans exigence de diplôme préalable et dans un esprit de convivialité et d'amitié.

C'est au cours du programme 1976/77 qu'a été mis en place à l'UP du Rhin un cycle de conférences intitulé "Regards au-delà de nos frontières: le pays de Bade et la Forêt Noire".

A partir de 1987/88, en collaboration avec l'UP de Bâle, deux activités sont proposées: "A la découverte des musées de Bâle" et "A la découverte de la ville de Bâle", animées par Dr. Markus Fürstenberger. Elles ont connu un grand succès et ont permis à de nombreux Mulhousiens et Haut-Rhinois de mieux connaître les richesses du patrimoine culturel bâlois, trop souvent méconnu.

En 1988/89, les auditeurs de l'UP du Rhin découvrent le charme de Fribourg en Brisgau. L'UP du Rhin et l'UP de Fribourg organisent un rallye de découverte de Stras-

La coopération transfrontalière des UP de la Regio Basiliensis

La Regio Basiliensis est l'aire géographique regroupant les zones proches de Bâle qui sont situées dans les "trois frontières" en Allemagne, en Suisse et en France.

Trois Universités Populaires, actives sur le territoire de la Regio Basiliensis : l'Université Populaire de Bâle (Zentrum für Erwachsenenbildung beider Basel) fondée en 1919/20, l'Université Populaire de Fribourg en Brisgau (VHS Freiburg im Breisgau e.V.) fondée en 1919 et l'Université Populaire (UP) du Rhin fondée en 1963, dont le siège est à Mulhouse, entreprennent depuis un certain nombre d'années de tis-

bourg sous la forme d'un jeu qui a duré toute une journée. En 1988/89, la collaboration avec l'UP de Bâle est prolongée par l'organisation d'une visite pour les auditeurs de l'UP du Rhin des "collections privées d'art à Bâle". Le partenariat entre l'UP du Rhin et l'UP de Bâle se concrétise à nouveau en 1991/92 par la visite commune de la ville de Colmar et du Musée Unterlinden puis par celle de la ville de Neuchâtel et du Musée d'Ethnologie, justement réputé pour ses expositions.

A partir de 1993, la collaboration s'intensifie avec l'UP de Bâle et les UP de la Regio Basiliensis telles que celles de Grenzach-Wyhlen, Weil am Rhein, Rheinfelden/Baden et Lörrach en Allemagne. Elle débouche sur une visite-découverte d'une journée de la ville de Sélestat et de la Bibliothèque Humaniste ainsi qu'une activité commune intitulée Regiozugänge "Kennst du deinen Nachbarn", "A la découverte des villes de la Regio", constituée de 6 promenades, chacune consacrée à l'une des 6 villes concernées, Saint-Louis étant la ville-étape du côté français.

Les auditeurs de l'UP de Bâle et de l'UP du Rhin s'en vont arpenter en 1994 la belle cité de Porrentruy dans le Jura Suisse et, au cours du printemps de la même année, une action commune intitulée: "Traumschiff Europa - le bateau du rêve Europe" permet à plusieurs centaines de personnes de faire une promenade en bateau sur le Rhin en partance de Bâle, par une belle après-midi ensoleillée.

Des rencontres entre auditeurs des UP de Freiburg et du Rhin ont régulièrement lieu de part et d'autre du Rhin dans le domaine des langues. D'autres projets de partenariat sont en cours d'études.

Ces quelques exemples concrets de collaboration et de connivence entre les diverses UP de la Regio Basiliensis sont les signes vivants et fervents d'une Europe en construction, ce qui ne se fait pas toujours sans difficulté mais avec la conviction partagée d'habiter la même maison et d'accentuer par les rencontres et les échanges, les amitiés entre les peuples et les personnes qui vivent au bord du Rhin.

Gérard Leser

Animateur Culture Régionale
à la Fédération des U P d'Alsace

Apprendre à vivre différemment ?

L'éducation à la santé dans les Universités Populaires suisses

Pour pouvoir acquérir un comportement et des manières de vivre qui favorisent le bien-être individuel et collectif, il faut des connaissances, des capacités et du savoir-faire. Voilà l'approche du programme "apprendre à vivre différemment". Cette documentation présente la contribution des Universités Populaires à l'éducation à la santé en Suisse. Parallèlement, des exemples pratiques invitent à concevoir une offre de cours diversifiée.

Vivre aussi longtemps que possible et aussi heureux que possible, tout être humain aspire à ce but vital. Pourtant la santé n'est que partiellement prédéterminée: nous pouvons exercer une influence sur notre bien-être par notre comportement.

Nous disposons tous et toutes d'un capital de santé que nous pouvons épuiser, conserver ou développer. C'est de notre chef de décider de quelle manière nous menons notre vie. Et c'est bien pourquoi la vision de l'éducation à la santé peut se définir de manière très simple: Nous pouvons "apprendre à vivre différemment".

Apprendre à vivre **différemment** signifie percevoir consciemment des changements, renforcer et développer des ressources en vue de déployer nos propres forces et les faire oeuvrer pour le bien-être. Cela signifie également reconnaître de nouvelles menaces et apprendre à les assumer, que ce soit au niveau physique, psychique ou dans la vie commune avec autrui.

Apprendre à **vivre** différemment signifie trouver une manière de vivre qui ne soit pas réglée par des interdictions et des menaces, mais qui emprunte une direction favorable à la santé par le biais de notre propre comportement.

Apprendre à vivre différemment signifie être conscient du fait que le bien-être peut être appris et que l'on peut acquérir les connaissances, les capacités et le savoir-faire qui servent à la santé et au bien-être.

Rédaction
Johanna Strebel-Huber
Muri/AG

Une contribution des Universités Populaires à l'éducation à la santé en Suisse 1995.

Edité par l'Association
des Universités Populaires Suisses
Excellent document disponible à
l'AUPF, Cour des Chaines,
13 rue des Franciscains à Mulhouse
68100

Les UP suisses : transformer les talents en capacités

Axées sur les besoins locaux, proches du lieu de résidence et présentes dans l'ensemble des régions, les Universités Populaires s'approchent des hommes et des femmes avec leurs offres éducatives pour les encourager à apprendre la vie durant.

Les Universités Populaires suisses sont actives en ville et à la campagne, pour les jeunes et pour les plus âgés, comme lieu de formation continue pour tous et pour toutes. Les Universités Populaires travaillent avec les hommes et femmes dans leur contexte, dans leur environnement, intégrant leurs possibilités et leurs problèmes spécifiques locaux.

Chaque année, les Universités Populaires suisses offrent des cours dans 600 lieux dans toutes les régions linguistiques du pays. La plupart sont des cours de langues. La "santé" est au deuxième rang.

Le but des Universités Populaires est d'apprendre la vie durant. Les connaissances, les capacités et le savoir-faire doivent être révisés constamment. Il s'agit d'acquérir de nouvelles connaissances et capacités et de changer les acquis. Vivre signifie changer, apprendre aide à maîtriser les changements.

Quelle forme d'éducation à la santé?

Les Universités Populaires donnent la priorité aux possibilités d'apprendre par la tête, le coeur et la main ainsi qu'à l'intégration des expériences dans l'environnement et dans le contexte quotidien. Leurs offres remplissent les critères importants pour une édu-

cation à la santé couronnée de succès :

- ⇒ proximité des communes, de la base
- ⇒ dans l'ensemble des régions
- ⇒ pluridisciplinaire
- ⇒ d'utilité publique
- ⇒ continuité
- ⇒ compétence professionnelle dans les matières
- ⇒ compétence méthodique et didactique

Une éducation appropriée aux besoins des adultes

Approfondir les connaissances, augmenter les capacités et acquérir du savoir-faire, le rapport avec la vie quotidienne est primordial dans les expériences d'éducation au sein des universités populaires. Pour que les études soient couronnées de succès, les Universités Populaires mettent dans leurs cours l'accent sur les aspects "adultes" :

- ⇒ respect et intégration des connaissances, des capacités et du savoir-faire des participant(e)s adultes
- ⇒ engagement personnel des participants
- ⇒ échange vivant entre enseignant(e)s et étudiant(e)s
- ⇒ méthodes d'enseignements qui font appel à la tête, au coeur et à la main et stimulent le débat
- ⇒ compétence professionnelle des enseignant(e)s et capaci-

tés de faire travailler les participant(e)s en groupe

- ⇒ une atmosphère qui favorise les contacts sociaux et permet une façon d'apprendre vivante

Formation des adultes depuis 80 ans

Les trois premières Universités Populaires en Suisse ont été fondées en 1919, à la suite de la grève générale. Aujourd'hui on compte 90 universités populaires locales dans l'ensemble du pays. Les Universités Populaires forment un mouvement européen : de la Laponie jusqu'à la Sicile, de la

Grande Bretagne jusqu'à l'Oural, elles constituent des institutions importantes et publiquement reconnues de la formation continue.

"Les Universités Populaires sont des lieux, où des adultes se rencontrent pour acquérir des connaissances et des

capacités correspondant à leurs penchants et leurs intérêts et pour transformer leurs propres talents en capacités."

"Les parents, l'école de base et les écoles professionnelles ne peuvent pas préparer les jeunes pour la vie entière. Le perfectionnement systématique est devenu une tâche pour la vie durant. Les Universités Populaires vous soutiennent dans cette tâche!"

L'Association des Universités Populaires suisses (AUPS)



Giefem

LE COLLOQUE DE VICHY

Notre rencontre des UP à Vichy, vue par une allemande, **Doris Talpay**, Professeur de langues dans les UP du Land de Nordheim-Westphalie.
(Traduction Gérard Leser)

A l'occasion d'une réunion technique organisée par l'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse à Vichy, sur le thème : "Le besoin de formation des enseignants dans le domaine des cours de langues à orientation professionnelle", les participants ont eu la possibilité de s'informer sur le développement des Universités Populaires françaises.

Le 11 et 12 novembre 1995 a eu lieu à Vichy le colloque des Universités Populaires françaises.

Si, il y a 25 ans, la formation continue hors entreprise était répartie entre les organismes les plus divers, issus des institutions en place, telles les fédérations d'enseignants, les Universités, les maisons de la jeunesse et de la culture de la tradition socialiste ainsi que les organismes du tourisme

social, il existe aujourd'hui quelques 60 Universités Populaires en France et de nombreuses initiatives de nouvelles créations.

Le thème du congrès planifié sur deux jours était : "Universités Populaires et Europe". Il a permis de comparer les domaines de compétences et le fonctionnement institutionnel des Universités Populaires françaises, suisses, autrichiennes et allemandes.

Les Universités Populaires françaises se distinguent par les caractéristiques suivantes : elles se créent à partir du regroupement local de citoyens et de citoyennes en association d'intérêt général. Le travail est effectué dans la plupart des cas par des collaborateurs et collaboratrices bénévoles. Des écoles et d'autres bâtiments publics sont utilisés, et en fonction des intérêts locaux, des conventions sont passées avec les collectivités locales, ainsi qu'avec des ministères.

Les centres de gravité du travail se situent autant dans l'amélioration de l'infrastructure locale, par

exemple la collaboration avec les administrations municipales pour le développement du tourisme culturel, ou de la vie sociale dans des quartiers défavorisés des villes, que dans les propositions d'activités classiques de la formation permanente des adultes dans les secteurs de l'alphabétisation, des langues, de la créativité et de la prévention des maladies comme de la prévention du capital santé.

A la différence des UP allemandes, la deuxième voie de la formation et de l'éducation n'est pas un centre de gravité. Par contre, nombreuses sont les Universités Populaires françaises qui se consacrent au soutien et aux révisions des activités scolaires.

Avec la devise : "Le savoir partagé", les UP françaises se sentent reliées à la tradition de l'éducation permanente de leurs voisins. Il existe une certaine réserve par rapport à une politique de formation empreinte de centralisme, ce qui a pour effet qu'une série d'UP se définissent dans leur dénomination comme indépendantes.

□

"UP et Histoire"

Colloque National : samedi 9 novembre et dimanche 10 novembre 96 à Annecy

Une dizaine de contributions reflètent la diversité des activités des UP de France et de Suisse sur l'H(h)istoire : éditions, la mémoire des quartiers, archéologie, semaines thématiques, citoyenneté communale...

- 2 ateliers ➤ **Gestion - comptabilité des associations**
➤ **Accueil des nouvelles UP et des créateurs**

Découverte de la superbe région d'Annecy
Soirée "Cabaret" pour fêter le 10^e anniversaire de l'AUPF

Un lieu ➤ le village de vacances "Le Pré du Lac" à St Jorioz (accès TGV ou autoroute)

- Rens. ➤ AUPF/UP du Rhin, 13 rue des Franciscains - 68100 Mulhouse (03.89.46.48.48)
➤ Féd. des UP de Hte-Savoie/Mont Blanc BP 65, 74803 La Roche s/ Foron (04.50.03.06.72)